

Théâtre-Français

Première représentation : *Laurent de Médicis*, par M. Léon Bertrand.

M. Alfred de Musset, l'un des plus élégants et des plus spirituels auteurs de ce temps-ci, a publié, sous le titre d'un *Spectacle dans un Fauteuil*, une collection de charmantes petites comédies qu'aucun directeur de théâtre ne voudrait assurément représenter, mais qui n'en sont pas moins les plus délicieuses bluettes que l'on puisse imaginer; *Les Caprices de Marianne*, *Fantasio*, *On ne badine pas avec l'amour*, *André del Sarte*, *La Nuit vénitienne* et *Lorenzaccio* forment un répertoire complet. Le Vénitien Gozzi n'a pas le caprice plus vif et plus étincelant, et ce n'est que dans les comédies romanesques de Shakespeare que vous trouverez ce mélange de sensibilité, d'humour et de poésie ; il est fâcheux que le *Spectacle dans un fauteuil* ne puisse devenir le *Spectacle dans une loge* ; nous ne nous plaindrions pas tant de notre métier.

Parmi ces pièces, il s'en trouve une qui est une admirable étude dramatique qu'aucun maître ne désavouerait, nous voulons parler de *Lorenzaccio* dont le sujet est le même que celui de *Laurent de Médicis* représenté au Théâtre Français.

Le *Lorenzaccio* de M. Alfred de Musset, espèce de Brutus bouffon, s'est juré à lui-même de faire une action sublime, et de délivrer Florence de la tyrannie qui pèse sur elle ; cette idée lui est venue une nuit au Colysée par un clair de lune plein de fantômes et de souvenirs classiques ; depuis cette illumination héroïque, il s'est lié étroitement avec le duc Alexandre, qui est son cousin ; il joue auprès de lui le rôle d'un Méphistophélès sans pied fourchu. Il lui souffle mille méchants desseins, le pousse à des débauches incroyables, s'enivre avec lui, l'accompagne dans ses expéditions nocturnes ; lui dépiste des femmes et des filles, et se fait le valet de ses mauvaises passions.

Il lui conseille le meurtre et la violence, — ni pitié ni pardon, - on ne saurait frapper trop fort sur le populaire ; Alexandre, espèce de gladiateur au poil roux et de bête-fauve couronnée, n'est que trop disposé à suivre cette funeste impulsion ; Laurent que l'on nomme par mépris Lorenzaccio, espère que tant de mauvais traitements lasseront la patience du peuple, chaque crime qu'il fait commettre au duc est une pierre jetée dans l'urne de la colère publique près de déborder et qui hâte le moment où le flot dépassera les bords; mais hélas le pauvre Lorenzaccio a si bien joué son rôle qu'il s'est convaincu lui ; son masque de corruption s'est attaché à sa figure, il ne peut plus arracher de son corps la robe brûlante qu'il a revêtue; il aime le vin, les dés, les courtisanes pour son propre compte ; à ce terrible jeu, il a perdu sa beauté, sa vertu, sa jeunesse ; les voluptés honteuses n'ont qu'à tirer le pan de son manteau pour le faire retourner, il est devenu un véritable débauché ; voyez-le traverser la place, ses jambes avinées flageolent, son pourpoint est boutonné de travers ; l'ivresse de la veille jase sur ses lèvres épaissies, sa main nerveusement crispée remue au fond de sa poche quelques derniers écus ; il hésite! Va-t-il aller chez Mamma Rosalia, entrer au cabaret ou retourner au jeu ; — ce spectre au teint plombé, aux yeux caves, aux tempes dégarnies, c'est Lorenzino le bel écolier qui passait son temps, penché sur quelque livre antique, savourant un hémistiche de Virgile, une strophe d'Horace, — qui le reconnaîtrait aujourd'hui?

Le vieux Strozzi est seul dans le secret, il sait l'héroïque résolution de Laurent et le console de l'abjection où il est tombé : le sang lave toutes les taches, — la mort du tyran l'absoudra ; à travers la dissipation de cette vie damnée, Lorenzaccio conserve comme une perle son idée au fond de son cœur gros de vengeance ; las de sentir pleuvoir sur sa face les crachats du mépris général, il dresse une embûche au duc ; sous prétexte de poser pour un portrait, il parvient à faire dépouiller Alexandre de la fine cotte de maille de Milan qu'il ne quittait jamais ; sans faire semblant de rien, il jette la cotte de maille au fond d'un puits, et le duc qui ne se méfie d'aucune trahison, se rend dans la maison de Lorenzaccio qui lui a ménagé une entrevue avec sa tante. Au lieu de la belle, Alexandre ne trouve que Lorenzaccio et son maître d'armes Scoronconcolo qui fondent sur lui l'épée haute et le percent de plusieurs coups à travers draps et les couvertures ; le duc crie en vain au secours, car depuis longtemps Lorenzaccio venait faire des armes avec son bravo dans cette chambre pour que le cliquetis des épées ne parût étrange à personne.

Le sacrifice accompli, Lorenzaccio parcourt les rues de Florence frappe au volet des chefs républicains et leur crie : - J'ai tué le duc Alexandre, levez-vous et mettez-vous à l'œuvre. » Mais il ne recueille dans sa promenade que des lazzis, des quolibets. « C'est Lorenzaccio qui est ivre, c'est

Lorenzaccio qui est fou, va-t-en ivrogne, va-t-en traître, tu veux nous perdre et nous dénoncer.» Tels sont les invectives qui partent comme une artillerie de toutes les portes et de toutes les fenêtres.

55 Le vieux Strozzi seul ajoute foi à la parole de Lorenzaccio, qu'il embrasse avec effusion, et qu'il proclame le Brutus des temps modernes. Il oublie presque la mort de sa fille, et croit qu'il va voir l'aurore de la liberté s'élever sur le ciel florentin. Mais le mouvement est manqué, la garnison allemande est sur ses gardes, et Lorenzaccio n'a que le temps de s'enfuir à Venise.

60 Sa vie maintenant n'a plus de but ; il a rempli sa mission. Le reste de son âme s'est évaporé dans cet effort ; rien ne remue plus en lui, il se sent plus creux et plus vide qu'une statue de fer-blanc ; cette, pensée était comme le sel qui empêchait la pourriture de l'envahir, maintenant, il tombe en lambeaux, de décomposition morale ; il n'espère plus, il ne croit à rien, et n'a pas même la force de presser le pas pour rentrer chez lui, quand il entend derrière ses talons les gens qui viennent pour le tuer et gagner la récompense promise, car la tête du libérateur de Florence est mise à prix.

65 Cette analyse rapide ne peut donner une idée, même lointaine, de la manière supérieure dont ce caractère est rendu ; c'est une magnifique étude philosophique d'un comique terrible et douloureux, qui fait le plus grand honneur à M. de Musset comme poète et comme philosophe.

Autour de ce personnage; tout remue, fourmille et s'agite avec une incroyable ardeur, de passion italienne ; la Florence du moyen âge respire là tout entière ; les détails sont d'une vérité et d'un caprice vraiment shakespearien; il y a une vie, une circulation, une abondance admirables.

70 Le *Laurent de Médicis* de M. Léon Bertrand ne ressemble malheureusement pas assez au *Lorenzaccio* de M. de Musset ; il en a fait un conspirateur qui ne diffère en rien des tueurs de tyran ordinaires; son intrigue n'a rien de bien neuf et de bien tranchant. Le dénouement était fourni par l'histoire ; il est le même que dans la pièce de M. de Musset. Laurent montre à Pierre Strozzi, qui le croyait infidèle à la cause de la république, le corps du duc Alexandre et lui rend pure et sans tache sa maîtresse Juana dont il s'était servi comme d'un appeau pour attirer le duc dans le coupe-gorge ; 75 le personnage de Scoronconcolo se retrouve aussi dans la tragédie de M. Léon Bertrand.

Cette préoccupation de la pièce de M. de Musset nous a peut-être empêchés de goûter aussi bien l'ouvrage de M. Léon Bertrand, qui manquait pour nous de nouveauté, et dont nous savions d'avance le dénouement.

80 La pièce de M. Léon Bertrand est écrite en vers, mais d'un style tempéré et familier qui tient plus du brodequin que du cothurne; autant que l'on peut juger du mérite de la versification d'un ouvrage que l'on n'a entendu qu'une fois, nous reprocherons à M. Bertrand des coupes maladroites, des rimes négligées, d'une consonance douteuse que le perfectionnement matériel du rythme ne permet plus de supporter aujourd'hui.

85 La phraséologie est sans relief, mal sculptée, et n'offrant pas assez de saillie pour être vue à distance — plus que tout autre, le style dramatique a besoin d'être débarrassé des épithètes oiseuses, des phrases incidentes, des comparaisons à longue queue; il faut qu'il soit bref, significatif exempt d'afféterie et de mollesse, facile à dire et courant toujours au fait ; peu de touches, mais bien en place, des masses larges et bien accentuées comme dans les décorations ! Sans doute il n'y a que les 90 maîtres les plus éminents qui puissent atteindre à un style ainsi fait ; mais il nous semble que M. Léon Bertrand aurait pu serrer davantage la trame du sien.

Les acteurs, à l'exception de Joanny, qui a bien compris la physionomie de Scoronconcolo ont joué très faiblement, pour ne pas dire plus. — Mlle Alexandrine Noblet n'a pu faire autre chose qu'un acte de présence dans le rôle insignifiant de la marquise Juana.

Article de Théophile Gautier in *La Presse* du 27 août 1839